

Soigner les soldats indigènes atteints de maladies vénériennes par **Christian BENOIT**

Pendant toute la Grande Guerre, la France est le principal théâtre d'opérations du conflit. Des millions d'hommes venus de tous les continents combattent dans la zone des armées, dans une abstinence sexuelle quasi-totale. Quand ils séjournent dans la zone de l'arrière, ils vont à la recherche de femmes. Les rencontres, favorisées par les circonstances et facilitées par la vie que les femmes mènent, sont rapides et sans lendemain. Il s'ensuit une propagation des maladies vénériennes telle que l'État doit prendre des mesures pour tenter de l'enrayer. Au début 1916, une politique de santé publique est mise en place, s'adressant aussi bien aux hommes qu'aux femmes.

Pour les besoins de la guerre, la France fait venir en métropole des unités indigènes de ses colonies. De plus, se battent sur son sol des soldats de l'armée britannique des Indes et des unités noires de l'armée américaine. Enfin, des ouvriers recrutés hors d'Europe travaillent dans ses usines. C'est la première fois que des hommes d'outre-mer séjournent en aussi grand nombre en France.

Poussé par les autorités coloniales, l'État-major de l'armée entend organiser le séjour de ces hommes à l'écart des femmes, pour empêcher un rapprochement qui saperait les fondements de la colonisation, en mettant sur un pied d'égalité les colonisés et les Françaises, et limiter les risques de contamination vénérienne. Cependant l'accès aux prostituées blanches est admis parce qu'elles sont en marge de la société, non sans susciter des réticences qui font envisager, sans résultat, l'acheminement de femmes des colonies. Les indigènes blessés ou malades sont traités dans des formations qui leur sont réservées, souvent sans infirmières.

La discrimination souhaitée, notamment par les Américains, est rejetée par la société et surtout par les femmes qui ne font nulle différence entre les hommes qu'elles côtoient.